Autour de Typhon

Une ténébreuse affaire : la première traduction de Typhon, *par Joseph de Smet*

par

DANIEL DUROSAY

On savait l'existence d'une traduction française antérieure à celle de Gide ; mais nul, apparemment, ne l'avait vue. À peine était-elle mentionnée pour mémoire dans les études spécialisées [1], en termes trop généraux pour qu'on pût la penser connue réellement : elle passait pour perdue. En fait, fragmentée de mois en mois, d'avril à octobre 1911, dans

1. Le premier à en faire état publiquement fut Jean-Aubry, dans une note de son *Joseph Conrad, Life and Letters*, London : William Heinemann, 1927, vol. II, p. 136, en termes imprécis — « This French translation of *Typhoon* was published serially in a magazine called *Progrès*. » L'absence de date paraissait indiquer que Jean-Aubry n'avait pas eu les fascicules en main ; mais il était renseigné par J. de Smet, avec lequel il était en contact direct depuis septembre 1923. Sur le sujet, Jean-Aubry fut à peine plus explicite dans une note des *Lettres françaises* (Gallimard, 1930, p. 111). À vrai dire, lui-même pourrait bien avoir été l'auteur de la toute « première » traduction de *Typhon*, entreprise à titre d'exercice, sans visée de publication, au moment de la parution en langue anglaise. C'est du moins ce qu'il confie à G. Gallimard dans sa lettre du 22 octobre 1917 (inédite, archives Gallimard), dans laquelle, ignorant que Gide a terminé le travail depuis presque six mois, il demande qu'on lui confie ce texte : « Est-ce que *Typhoon* a été pris par quelqu'un, car je l'avais traduit en partie, il y a bien des années quand il a paru ? » — Sur la traduction de Smet, voir aussi : Stuart Barr, « Gide, Conrad, Isabelle Rivière et la traduction de *Victory* », *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, n° 12, 1er et 2e trim. 1981, pp. 172-86, notamment p. 173, n. 3 ; W. Putnam, *L'Aventure littéraire de Joseph Conrad et d'André Gide*, Saratoga : ANMA Libri & Co, 1990, pp. 6 et 31 ; André Gide-André Ruyters, *Correspondance*, t. II, Presses Universitaires de Lyon, 1990, lettre 521, n. 2, p. 329.

une revue introuvable nommée *Progrès* [2], — une de ces éphémères parisiennes, luxueuse et illustrée, négligemment dirigée par Mme Lano Demachy-Cazin, — cette traduction n'était nulle part accessible dans sa totalité, même à la Bibliothèque Nationale, qui ne conserve qu'une collection lacunaire des n°s 1 à 4 inclus [3]. Encore fallait-il s'obstiner pour la découvrir, car le titre ne figure pas dans le Catalogue des périodiques, mais seulement au fichier complémentaire. Disparu en octobre 1911, dix mois après sa création, le périodique vécut assez cependant pour que la traduction du *Typhon* de Joseph Conrad fût achevée, *in extremis*, dans son ultime numéro. Ce qui enténébrait la question, c'est que non seulement le texte était introuvable, mais, par un surcroît de malchance, son auteur s'est vu dépossédé de son identité, confondu avec un homonyme, — comme si quelque conspiration du silence, ou pour le moins : un concours de circonstances singulièrement malheureux, s'étaient abattus sur ce titre et sur ce nom. La traduction perdue était l'œuvre d'un certain Joseph de Smet, à qui est dû également l'un des premiers articles de présentation sur Conrad, parus dans une revue française [4]. Quelques lettres que l'auteur lui envoie, recueillies dans les *Lettres françaises* [5], et plus tard dans les *Collected Letters of Joseph Conrad* [6], prévenaient un total oubli. Il semblait qu'une chance pour accéder à ce texte devenu fantomatique serait d'en retrouver la trace dans les archives familiales. Une enquête menée à propos de Conrad encore, et de la pénétration de son œuvre en France (elle devrait conduire à la publication prochaine d'une correspondance triangulaire André Gide—Jean-Aubry—Léon Guébels), nous conduisit à M. Michel de Smet, petit-fils du traducteur, fixé à Paris, lui-même poète et prosateur de qualité rare, ayant œuvré naguère dans le sillage du surréalisme [7]. Gardien des archives littéraires de sa famille, il

---

2. N° 2, avril 1911, pp. 155-70 ; n° 3, mai, pp. 329-45 ; n° 4, juin, pp. 435-45 ; n° 5, juillet, pp. 529-40 ; n° 6, août, pp. 627-39 ; n° 7, septembre, pp. 698-705 ; n° 8, octobre, pp. 773-86.

3. Sous la cote 4° Z 2082.

4. « Joseph Conrad », *Mercure de France* du 1er mai 1912, pp. 51-75.

5. *Op. cit.*, notamment p. 111.

6. Edited by Frederick R. Karl and Laurence Davies, Cambridge : Cambridge University Press, notamment vol. IV : *1908-1911*, 1988, 532 pp.

7. Commencée pendant la deuxième guerre mondiale par des collaborations aux revues *Fontaine*, *Confluences* et *L'Éternelle Revue*, cette œuvre poétique, riche de quinze recueils, soulignant l'insolite d'événements ordinaires, éclairant les aspects peu visibles de la vie quotidienne, s'est poursuivie de manière continue depuis *Dans notre impertinence* (Paris : L.F.P., 1942) jusqu'à *Le Point du jour* (Mortemart : Rougerie, 1992, 45 pp.), intercalant quelques volumes de prose poé-

détient un jeu complet du texte paru dans la revue *Progrès*, sommairement broché en volume. Cet exemplaire, comme il résulte de correspondances échangées à l'époque entre Joseph de Smet et Conrad, fut envoyé à l'écrivain anglais pour corrections, en vue de la parution ultérieure prévue en volume, au Mercure de France ; celle-ci ne vit jamais le jour. Toutefois, le volume en préfiguration revint accompagné de plusieurs annotations autographes, auxquelles sont mêlés quelques ajouts, nettement différenciés, de la main du traducteur. C'est ce texte curieux que Michel de Smet nous a permis de consulter — nous l'en remercions ici vivement, — et que nous avons confié pour évaluation à Sylvère Monod, maître d'œuvre de la traduction des Œuvres romanesques de Joseph Conrad dans la Bibliothèque de la Pléiade [8]. Faut-il rappeler que cette édition reproduit, au prix de menues retouches, la traduction de Gide, dont la première version parut en 1918 ? La redécouverte d'une traduction antérieure offrait matière à comparaison, et suscitait plusieurs questions : comprendre pour quelles raisons le texte n'avait pas paru en volume ; savoir si Gide avait connu le travail de son devancier ; comprendre pourquoi avaient pu paraître deux traductions si rapprochées du même ouvrage de Conrad, alors qu'à l'époque, tant d'autres restaient à faire.

*

Avant d'exposer Joseph de Smet au difficile examen de Sylvère Monod [9], peut-être on trouvera bon, même en Belgique, de reconnaître à la fois et l'individu et son œuvre, puisque la *Bibliographie des écrivains français de Belgique* ignore cet homme de lettres, ou le confond, comme d'ailleurs le Catalogue imprimé de la Bibliothèque Nationale, avec un contemporain, son parfait homonyme, l'abbé Joseph de Smet [10], un temps professeur de rhétorique au Petit Séminaire de Mâlines, plus tard

---

tique, dense et aiguë, comme *A beau mentir* (Éd. du Pavois, 1946) ou *Musée de l'eau et autres textes* (Genève : Puyraimond, Éditions de Présence, 1978, 95 pp.).

8. Joseph Conrad, *Œuvres*. Traductions publiées sous la direction de Sylvère Monod. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I à V, 1982-1992. *Typhon* figure au t. II, pp. 313-98. Par ailleurs, Sylvère Monod a donné une édition bilingue et commentée de la traduction de Gide : *Typhoon/Typhon*. Traduit de l'anglais par André Gide. Préface et notes de Sylvère Monod. Suivi d'une lettre d'André Ruyters et de la réponse d'André Gide. Gallimard, coll. « Folio bilingue », 307 pp., [février] 1991.

9. Voir plus loin dans le présent numéro.

10. Les éditeurs des *Collected Letters of Joseph Conrad*, induits sans doute en erreur par le Catalogue de la Bibliothèque Nationale, n'ont pas été en mesure de remédier à cette confusion (vol. IV, p. 406, n. 1).

chanoine de la cathédrale Saint-Bavon, auteur de plusieurs ouvrages didactiques et d'un *Émile Verhaeren, sa vie, son œuvre* (1909 [11]). La bibliographie de notre Joseph de Smet est, elle, entièrement profane, alignant quelque cinquante et une traductions de l'anglais, principalement du théâtre élisabéthain, mais la plupart restées inédites, à l'exception de *La Tragédie espagnole*, dont le traducteur donna le texte dans son *Thomas Kyd* (1925 [12]). Plusieurs de ces traductions théâtrales tentèrent leur chance auprès de Jacques Copeau, et, en 1923, par l'entremise de Gaston Gallimard, leur auteur revint à la charge et pressentit *La NRF* : « Pendant la guerre », écrivit-il à Gallimard au moment de sa réapparition après dix années d'effacement, « j'ai traduit outre *La Tragédie espagnole* et une autre pièce de Kyd, — *Solyman and Perseda* — quelques drames de Beaumont et Fletcher : leur extraordinaire *Maid's Tragedy* et leur *King and no King*, — deux chefs-d'œuvre que les Anglais ne se risquent pas à produire parce qu'ils passent, — et je ne sais trop pourquoi — pour extrêmement osés. J'ai aussi traduit leur *Philaster* un peu plus connu, mais que je juge en somme moins intéressant. Cela ne tenterait-il pas une revue d'avant-garde comme la vôtre ? Copeau a entre les mains quelques-uns de mes manuscrits ; il vous serait facile d'en juger. Je crains qu'avec les réductions qu'il a apportées à sa troupe il ne lui devienne difficile de réaliser son projet [13] ! » En effet, aucun de ces travaux n'eut l'honneur de

---

11. Mâlines : Vve Paul Ryckmans, 1909, 190 pp.

12. *Thomas Kyd, l'homme, l'œuvre, le milieu, suivi de* La Tragédie espagnole, *version complète, comprenant les scènes ajoutées en 1602*. Bruxelles : Éd. de la Renaissance d'Occident, 1925, 296 pp. Une prépublication de *La Tragédie espagnole* avait pris place dans *La Renaissance d'Occident*, de janvier à juin 1925.

13. Lettre de J. de Smet à Gaston Gallimard, 26 septembre 1923, inédite, archives M. Michel de Smet. Nous donnons, à titre indicatif, la liste des 23 pièces qui figurent, sous forme de tapuscrits, dans les archives familiales. Cette liste n'est pas exhaustive, puisqu'elle ne recoupe que sur un point les indications fournies par la lettre à Gaston Gallimard ; une partie des tapuscrits aurait été déposée dans une bibliothèque de Bruxelles. De Beaumont et Fletcher : *Le Chevalier de Malte, Evadné, La Coutume du pays, Philastre ou les blessures de l'amour, La Dédaigneuse, Le Destin, Le Capitaine*. De John Fletcher : *Le Fidèle serviteur, La Belle de l'auberge, La Chasse à l'oie sauvage, Valentinien*. De Thomas Middleton : *La Sorcière, Une Partie d'échecs, La Pucelle de Cheapside*. De Middleton et Rowley : *Une Juste querelle*. De Phil. Massinger : *Le Duc de Milan, L'Acteur de Rome, Camiola, la vierge de l'honneur, Croire en ce qui vous plaira*. De Massinger et Nath. Field : *Le Fatal douaire*. De Thomas Dekker : *La Fête des cordonniers*. De Robert Greene : *James IV, L'Honorable Histoire de Frère Bacon et de Frère Bungay*.

de la rampe. Cependant depuis longtemps, J. de Smet s'intéressait à l'écrivain anglais Lafcadio Hearn, dont il fit la biographie [14], associée bientôt à la traduction de *Kottô* [15], un recueil de nouvelles de l'écrivain cosmopolite. Passa-t-elle inaperçue, cette biographie, de l'auteur des *Caves du Vatican*, dont le protagoniste paraît emprunter à Hearn l'inhabituel prénom, qui se rencontre, il est vrai, dès avril 1906 dans le *Journal* de Gide ? Plusieurs courtes études sur les frères van Eyck, échelonnées dans diverses revues savantes de 1901 à 1935, témoignent encore d'une érudition enracinée dans la culture locale [16].

Issu d'une famille que la révolution industrielle avait conduit à l'aisance et à la notabilité — son père Augustin, né en 1812, avait à Gand fondé une usine pour le travail du lin — Joseph de Smet (5 septembre 1846-4 avril 1941) avait été le seul enfant à sortir des affaires pour emprunter la voie latérale des études juridiques, vers lesquelles le monde bourgeois dirigeait ses natures rêveuses, car elles menaient à tout, sans exclure un retour ultérieur aux professions utiles. Joseph de Smet fit ses débuts d'avocat, puis rapidement obliqua vers la carrière judiciaire, dans l'espoir d'un poste de magistrat. Mais il ne voulait pas s'éloigner de sa ville natale, et là, sa carrière fut contrariée par les revers politiques du parti libéral, balayé aux élections de 1884. Comme il appartenait à ce parti défait, jamais aucun poste ne se libéra pour le contenter. En déses-

---

14. *Lafcadio Hearn,* Paris : Mercure de France, 1911, 257 pp.

15. Paris : Mercure de France, 1912. Ce *Kottô* a été repris récemment dans : Lafcadio Hearn, *Le Japon.* Préface de Dominique Aury, textes traduits de l'anglais par Marc Logé et Joseph de Smet (Paris : Mercure de France, 1993, 542 pp.), aux pp. 177-326.

16. Notamment : « Inventaire archéologique de Gand », catalogue descriptif et illustré des monuments, œuvres d'art et documents antérieurs à 1830, publié par la Société d'histoire et d'archéologie de Gand, Gand : Heins imprimeur, août 1902 [en fait : extrait du *Bulletin de la Sté d'histoire et d'archéologie*, 1er mai 1902, l'article porte essentiellement sur l'*Adoration de l'Agneau mystique* des frères Van Eyck] ; « Quelques notes relatives aux van Eyck », in *Bulletin de la Sté d'histoire et d'archéologie*, 1901, n° 5, pp. 1-14 ; *Les Frères van Eyck*, Discours prononcé le 10 août 1913 au XXIIIe Congrès d'histoire et d'archéologie de Gand, 8-13 août 1913, 8 pp. ; *Une controverse à propos d'Hubert van Eyck*, communication faite à la Société gantoise d'histoire et d'archéologie le 23 nov. 1932, Gand : A. Siffer, 1932, 30 pp. ; « L'état actuel de la question Hubert van Eyck », Gand : Imp. Vanmelle, 1934 (extrait du *Bulletin de la Sté d'histoire et d'archéologie*, Gand, 1934, pp. 5-21 ; « La question Hubert van Eyck », conférence donnée à la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, 1er avril 1935 (extrait du *Bulletin de la Sté Royale d'Archéologie de Bruxelles*, pp. 5-27).

poir de cause, il se rabattit sur celui de greffier dans sa bonne ville de Gand, dont il gravit les échelons jusqu'au plus haut, puisque la Cour d'Appel le nomma greffier en chef, en 1919. Plus préoccupé sans doute de vie intellectuelle que de réussite sociale, il avait borné son ambition à cette fonction modeste, qu'il occupa jusqu'au terme de son activité professionnelle. De là devait découler une autre tradition familiale, non plus industrielle celle-là, mais judiciaire, puisque son fils, Robert de Smet, à son tour homme de lettres et dramaturge sous le pseudonyme de Romain Sanvie, fut avocat général à Gand, et que l'un de ses deux petits-fils, Étienne, plus tard exerça en tant que magistrat à Bruxelles.

Parallèlement à cette activité stable et sans histoire, en marge de ses fonctions officielles, J. de Smet avait su se ménager un espace de liberté personnelle en s'adonnant aux arts et aux lettres. Jeune, il avait étudié la peinture et commencé d'écrire dans les revues et les journaux locaux : pendant l'entre-deux-guerres, notamment, il tint une rubrique régulière sur différents sujets, en « rez-de-chaussée » de la *Flandre libérale*. Surtout, il fut associé aux destinées d'une institution culturelle qui eut à Gand son heure de gloire, avant la première guerre mondiale, en tant qu'elle représentait la culture francophone, la fleur des *Fransquillons*, dans une ville à majorité flamingante, et qui devait se doter, au lendemain de la première guerre, d'une université flamande. Il est difficile à présent, surtout pour un étranger de passage dans cette ville, où, comme partout en Flandre, la querelle linguistique a pris un tour si aigu, de se faire une idée de ce que fut cette culture francophone des classes dirigeantes. L'œuvre de Maeterlinck témoigne encore, dans les salles du Musée municipal, où sont conservés la bibliothèque et quelques manuscrits du poète, de l'éclat qu'elle connut naguère. Mais aujourd'hui toutes les notices accompagnant les manuscrits exposés sont en flamand... Joseph de Smet fut un des représentants les plus éminents de cet âge d'or de la francophonie à Gand, qui n'est plus qu'un souvenir quasiment disparu.

Le centre de cette vie intellectuelle était le *Cercle artistique et littéraire* [17], fondé en 1879, au moment de la renaissance littéraire entraînée par la « Jeune Belgique ». J. de Smet en fut un des membres fondateurs, et en 1896, alors que le Cercle déjà peut compter 567 membres, il en devient le président, — président à vie, pourrait-on dire, puisqu'il le demeura jusqu'à sa fin. Quoique les activités du Cercle eussent

17. Nous devons à l'amabilité de M. Jean Eeckhout, qui fut à son tour Président de ce Cercle, la communication d'un volume commémoratif peu répandu, auquel est empruntée une partie de notre documentation : *Cercle Royal artistique et littéraire, 1879-1989*, Gand, [octobre] 1989, 215 pp.

été interrompues par les deux guerres mondiales, cela fait donc pour l'intéressé près de cinquante années de responsabilités et de rayonnement intellectuel ; ce détail définit la position de notable éminent qu'il occupait. Si l'intéressé dura si longtemps dans cette présidence, c'est qu'il sut habilement réconcilier les sphères dirigeantes de sa ville, que la politique opposait en deux camps : catholique et libéral. Or il semble que J. de Smet ait réussi à reconstituer progressivement une sorte de paix sociale autour du projet culturel.

Les activités du Cercle artistique et littéraire s'ordonnaient autour d'une bibliothèque francophone, et se répartissaient en plusieurs sections : arts plastiques, musique instrumentale, chorale, théâtre, et cours de langues. Il était la base gantoise des *Amitiés françaises*, dont le maillage couvrait les grandes villes de Belgique ; parallèlement, J. de Smet, avec son fils Robert, étaient les correspondants à Gand de *La Renaissance d'Occident*, une revue bruxelloise, fondée en 1920, qui s'efforça de construire son propre réseau francophone sur tout le pays ; il fut opératoire entre 1925 et 1930. Là, d'ailleurs, devaient être prépubliés plusieurs des travaux littéraires de Joseph de Smet, dont son *Thomas Kyd*. Mais ce par quoi le Cercle acquit une certaine notoriété, même en France, c'est par ses conférences, qui recrutaient jusqu'à Paris, et auxquelles nombre d'orateurs étrangers sacrifiaient volontiers, à leur retour de Bruxelles. Ces conférences mondaines sont un trait d'époque : elles correspondent certainement à un niveau de culture antérieur à la formation universitaire, moins répandue alors que maintenant ; leur contenu, informé sans être érudit, s'adressait à un public d'honnêtes gens, plus friands de rhétorique que de science. Ces causeries agréables devaient jouer un rôle d'information moyenne et de familiarisation, analogue à celui des émissions culturelles dans notre âge audiovisuel. Elles constituèrent donc entre les deux guerres, pour la gent littéraire, une activité latérale rémunératrice.

La liste des invités du Cercle de Gand fait apparaître des noms importants, au premier rang desquels Georges Duhamel fait figure d'habitué (on le note en janvier 1920, en février 1921, en février 1934) ; Jules Romains y est accueilli par deux fois (octobre 1920 et décembre 1922) ; y défilent à leur tour René Benjamin, Pierre Mille, Claude Farrère, Jacques Bainville, François de Jouvenel, Léon-Pierre Quint pour parler de Gide, Benda à propos de *La Trahison des clercs*, Paul Morand, Daniel Halévy, Jean-Aubry, Ramon Fernandez et Jacques Rivière, pour ne citer que les plus célèbres. À côté de ceux-là, les intervenants locaux ne faisaient pas défaut, à commencer par Robert de Smet ou Georges Mockel. Toute cette activité faisait donc du Cercle artistique et littéraire un petit noyau de culture française, un foyer spirituel en contact avec l'actualité pari-

sienne. Quant à son président, il était habituel qu'il reçût à sa table les conférenciers de passage.

*

Le prurit littéraire, du moins celui de la traduction, lui vint sur le tard, vers la soixantaine. Son intérêt pour la langue anglaise était entièrement abstrait, car, comme il devait le confier plus tard à Conrad, il ne la parlait jamais : « Vous dites », lui confie-t-il dans sa lettre du 31 janvier 1911, « que vous commettez parfois en parlant des erreurs d'accentuation mais je serais très surpris et pour ma part incapable d'en juger et pour cause. J'ai dévoré des monceaux de livres anglais mais je ne parle jamais la langue [18]. » Armé de ces connaissances relatives, d'abord il s'engoua pour Lafcadio Hearn, écrivain inclassable, né en Ionie d'une mère grecque et d'un père britannique, élevé en Irlande, émigré aux États-Unis où il devint journaliste, marié et fixé enfin au Japon comme professeur d'université. À peine il était disparu (1904), lorsque J. de Smet entreprit de traduire plusieurs de ses récits, avant de se lancer dans sa biographie. Le contraste est trop fort entre cette vie d'aventure et l'existence sédentaire de son traducteur pour ne pas deviner quel type de fascination l'écrivain exerçait à l'égard de l'homme de cabinet et de dossiers qu'était J. de Smet : l'attrait de la différence, une compensation imaginaire conviant à quelque échappée belle dans l'exotisme et le nomadisme, une revanche de la liberté.

C'est peu après ce cycle lafcadien, et sans doute pour les mêmes raisons aventureuses, que J. de Smet s'intéressa à Conrad : l'homme de terre à la rencontre de l'homme de mer ! Celui-ci entre dans l'horizon du président de Gand par un projet de conférence qu'il se mit en tête de proposer à l'auditoire du Cercle artistique et littéraire, au début de 1911 — première amorce de ce qui allait devenir son article remarqué au *Mercure*, de l'année 1912. Un séjour à Paris que de Smet fit à l'extrême fin de l'année 1910, pour y régler les problèmes relatifs à l'édition de son *Lafcadio Hearn*, lui fit rencontrer, chez son éditeur, Henri Davray, qui dirigeait depuis sa fondation, en 1897, la *Collection d'auteurs étrangers* du Mercure de France, et, plus particulièrement, se trouvait détenteur, depuis 1908, des droits de traduction française des œuvres de Conrad. L'entretien conduisit les deux hommes jusqu'au *Typhon* : « [...] j'ai eu l'occasion », écrit de Smet à Conrad le 7 janvier 1911, « de parler de vous avec M. Davray qui au cours de cette conversation a accepté ma proposition de collaborer avec lui à la traduction d'une de vos œuvres pour la même collection. Il s'agit de *Typhon*. Je travaille déjà à transposer en

18. Inédite, archives M. Michel de Smet.

langue française cette admirable évocation de l'ouragan et la besogne, malgré sa difficulté, me cause un plaisir extrême [19]. » Mais le message était ambigu : s'agissait-il de travailler de concert à la traduction de *Typhon* ; ou plus largement, de collaborer, par ce *Typhon*, à l'entreprise générale de traduction des œuvres de Conrad, dont Davray avait la charge ; ou encore de traduire seulement *Typhon*, dans le recueil qui porte ce titre ? On se souvient que dès 1902, alors que les relations de Davray avec Conrad ne faisaient que s'instaurer, il avait été question que Davray lui-même traduisît *Typhon* [20]. Mais d'évidence, le projet était resté en souffrance (à la place, Davray venait de produire *L'Agent secret* en feuilleton dans *Le Temps*, mais il tenait assurément plusieurs autres traductions partielles dans ses réserves [21]). Pour qu'il accepte, à la fin de 1910, la proposition de traduction émanée de de Smet, il fallait que celle-ci ne fût pas faite : il l'avait laissée de côté, pour s'intéresser à de plus brefs morceaux du recueil, plus aisément monnayables en revue. Interrogé, dix ans après les faits, par K. A. McKenzie, de Smet a livré la clé de cet accord : « Je dis à Davray que je traduirais volontiers certains de ses livres [de Conrad] et je lui désignai spécialement celui du *Typhon*. Il me répondit qu'il avait fait déjà le travail pour 3 nouvelles relativement courtes placées à la fin du volume : *Amy Foster*, *Falk* et *To Morrow*, mais que si je voulais me charger de l'œuvre principale qui occupe plus de la moitié, nous ferions paraître l'ouvrage ensemble [22]. »

Stimulé par son projet de conférence et porté par son accord avec Davray, de Smet, et lui seul, dès les premiers jours de janvier 1911, s'accroche à *Typhon*, et prend contact avec Conrad, par une lettre datée du 7, où il se déclare disposé à lui communiquer son travail une fois fait, si l'auteur le désire : « Je ne le considérerai comme terminé que le jour où vous l'approuveriez [23]. » La besogne dut être menée rondement, car Davray par une lettre du 4 mars, demandait au traducteur de presser l'ouvrage : « En vue de cela [la publication en périodique], il vaudrait mieux que j'eusse alors une copie au net, que vous pourriez m'envoyer *au plus*

19. Inédite, archives M. Michel de Smet.

20. Lettre de Conrad à Davray, 2 avril 1902, in *The Collected Letters, op. cit.*, vol. II, p. 398.

21. Voir sa lettre à Marguerite Poradowska, 27 décembre 1908, in René Rapin, *Lettres de Joseph Conrad à Marguerite Poradowska. Édition critique, précédée d'une étude sur le français de Joseph Conrad,* Genève : Librairie Droz, 1966, p. 211.

22. Double dactylographié de la lettre de J. de Smet à K. A. McKenzie, non signé, s.d. [vers 1924-1925], inédit, archives M. Michel de Smet.

23. Inédite, archives M. Michel de Smet.

tôt, car il se présente *ces jours-ci* plusieurs occasions où j'aurai chance de réussir à placer la nouvelle à un prix raisonnable [24]. » Apparemment, la demande ne mit pas le traducteur en difficulté, car le 17 mars, Davray, en retour, lui annonce le placement de *Typhon* dans la revue *Progrès*, et l'on sait que la parution commença le mois suivant. C'est donc en à peine trois mois que cette première traduction de *Typhon*, la première aussi de Conrad qu'eût effectuée de Smet, avait été réalisée. Elle valut à son auteur la somme, non négligeable, semble-t-il, de 850 F [25]. Alors que les traductions de Conrad en français, jusque là, avaient beaucoup piétiné, — seul, à cette date, avait paru en volume *Le Nègre du Narcisse* — la première de *Typhon* fut une affaire très enlevée. Il semblait qu'elle serait le signal d'une accélération du processus éditorial.

Dès la parution du premier fragment (avril 1911), de Smet dut en expédier le texte à Conrad, pour appréciation et correction, comme le donne à penser ce brouillon de lettre retrouvé :

6.4.[19]11

Cher Monsieur,

Je vous envoie par la poste un exemplaire de la nouvelle revue illustrée Progrès *qui publie ma traduction de votre* Typhoon. *C'est M. Davray qui a négocié avec cette revue. Je vous transmettrai la suite au fur et à mesure de la publication et de la sorte vous pourrez faire les observations que vous jugerez convenables au point de vue du texte et spécialement de la langue technique, avant l'impression du volume qui suivra immédiatement. C'est M. Davray qui m'a conseillé cette façon de faire, disant que c'est ainsi que vous procédez d'habitude.*

Le travail m'a plu beaucoup ; et je serais heureux d'entreprendre d'autres traductions de vos œuvres : j'ai écrit en ce sens à M. Davray qui, à ce que l'on m'a dit, en a obtenu la concession ; je voudrais m'entendre avec lui au sujet de Lord Jim, *livre pour lequel, je crois, il n'y a rien de fait.*

Mon étude [sur vos œuvres barré*] a été envoyée au Mercure et ces Messieurs m'ont fait savoir qu'elle paraîtrait bientôt.*

Il ressort de cela que la parution en volume devait suivre de près ; que, dès ce moment-là, la conférence-article sur Conrad était terminée,

24. Inédite, archives M. Michel de Smet.

25. Ceci résulte d'une lettre de Davray à de Smet du 17 mars 1911 (v. *infra*, note 39), et trouve confirmation dans un brouillon de remerciement de J. de Smet à H. Davray, daté du 7 novembre 1911 (lettres inédites, archives M. Michel de Smet).

proposée au *Mercure*, et même acceptée ; enfin que le traducteur avait connu un vrai plaisir dans sa pratique, à tel point qu'il envisageait aussitôt de poursuivre sur la lancée, et, pour ses travaux à venir, semblait chercher son point d'ancrage dans l'œuvre de Conrad, ambitionner peut-être d'en devenir le spécialiste. Jusqu'à la fin de l'année, il maintiendra ses visées sur *Lord Jim* [26], mais ne l'entamera pas, car c'est vers *Nostromo* d'abord, puis vers *The Mirror of the Sea*, que Davray l'aiguilla.

À peine la prépublication de *Typhon* était-elle terminée, que de Smet, comme il l'avait initialement proposé, fit parvenir à Conrad le texte complet de sa traduction, telle que parue dans *Progrès*. « Vous avez bien voulu promettre de le revoir, » lui écrit-il le 24 novembre 1911, « spécialement au point de vue du vocabulaire de la marine. Le livre pourra paraître dès que M. Davray aura achevé de publier une autre partie dans la revue à laquelle il l'a destinée [27]. » Cette « autre partie » désignait *Falk*, on le saura plus tard [28]. Huit jours après, le 30 novembre, Conrad fit connaître son sentiment, en renvoyant l'exemplaire corrigé : « You have succeeded admirably with the *Typhoon* — the most difficult piece of my work to render into French with, perhaps, the exception of the *Nigger*. I repeat it is done admirably, and I beg you to believe in my gratitude for all the toil and trouble you have undertaken. / The few suggestions I have made you will see are of a trifling nature, but I wished to show you that I took an earnest interest in your work [29]. » Quoique Conrad ne fût pas avare de ce genre d'éloge, et que celui-ci répondît à une interrogation

---

26. Voir deux lettres à Conrad, telles qu'elles sont connues par les brouillons conservées dans les archives familiales : du 24 novembre 1911 (citée plus loin), et celle du 16 décembre 1911 : « Deux livres de vous que je rêve de traduire aussi, après celui-ci [*Typhon*] : *L[ord] J[im]* et *The Mirror [of the Sea]* mais je ne sais encore si Davray voudra me les céder. »

27. Inédite, archives M. Michel de Smet.

28. Voir *infra*, la lettre de H. Davray à J. de Smet, 4 janvier 1913.

29. « Vous avez admirablement réussi avec *Typhon* — la partie la plus difficile de mon œuvre à rendre en français à l'exception, peut-être, du *Nègre* [*du Narcisse*]. Je répète que le travail est admirable, et vous prie de croire à ma gratitude pour tout le tracas et la peine que vous avez rencontrés. / Les quelques suggestions que j'ai faites, vous le verrez, ne sont que vétilles, mais je souhaitais vous montrer que j'avais pris un intérêt sincère à votre travail. » La citation anglaise est faite d'après l'original conservé dans les archives Michel de Smet. Il ne diffère du texte publié dans les *Collected Letters* (*op. cit.*, vol. IV, p. 518), d'après une copie de Jean-Aubry (*Life and Letters*, t. II, p. 136), que par quelques virgules supplémentaires, ici restituées. Signalons encore que le cachet postal de l'enveloppe conservée indique : « HAM.STREET / 5.45 PM / NO30/11 ».

pressante de de Smet — « Je suis anxieux de savoir si, à votre avis, je n'ai pas trop trahi votre pensée dans le *Typhon* [30] ! » — le compliment paraissait tel qu'il ouvrait très largement la voie au volume.

Or l'affaire allait traîner au-delà de toute attente, et ne jamais s'accomplir. C'est qu'à ce moment, de Smet se trouve aux prises avec le jeu complexe ou retors de Davray, dont le comportement sinueux s'explique par deux mobiles contradictoires. D'un côté, une estime véritable pour l'œuvre de Conrad, maintes fois réitérée dans les chroniques qu'il lui consacre [31], où sont loués chez l'écrivain anglais le souci flaubertien de la forme et du style, le porte à publier ses œuvres ; de l'autre, des considérations, voire des besoins d'argent, qui furent, semble-t-il, une des plaies chroniques de son existence [32], ralentissent son élan. Davray redoute le caractère élitiste de Conrad ; en Angleterre même, et jusqu'au succès de *Chance* en 1913, qui provoque la réédition des livres antérieurs, il ne le voit pas destiné à un grand public ; à plus forte raison pour la France, il n'augure que de faibles tirages [33], pressent la difficulté d'accoutumer le public à cet auteur étranger, comprend qu'il y faudra du temps, un travail préparatoire des revues : d'abord des articles de familiarisation, comme celui que de Smet, précisément, lui amène, ainsi que des publications fragmentaires, auxquelles se prête aisément l'œuvre de Conrad, nombreuse en nouvelles. De là vient la lenteur à faire démarrer la collection Conrad, alors que, dans le même temps, Davray avance à grands pas celle de

---

30. Brouillon de lettre à Conrad, 28 novembre 1911, inédit, archives M. Michel de Smet.

31. Voir notamment le *Mercure de France*, 1er juillet 1899, p. 266, ou encore l'article nécrologique, « Joseph Conrad », *ibidem*, 1er septembre 1924, pp. 54-5.

32. Ses lettres à André Gide (inédites, Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet) abondent en remarques sur la précarité de ses ressources, aggravées par un divorce ruineux. Voir notamment ses lettres du 1er novembre 1900 et 18 décembre 1903. Le 20 janvier 1904, il annonce pudiquement qu'il lui faut trouver 2 500 F pour la fin du mois, et le 14 février suivant, il sollicite ouvertement de Gide un prêt de 2 000 F. Le 5 février 1912, il demande encore 1 000 F pour deux ou trois mois...

33. Symptômatiques de cette attitude, les propos tenus en 1919 (*Mercure de France*, 16 décembre 1919, p. 793) : « Le nom de Mr Joseph Conrad ne tardera plus, il faut l'espérer, à être connu en France. Sera-t-il tout à fait populaire, ou la célébrité de l'auteur restera-t-elle confinée à un petit groupe de *dilettanti* admirateurs ? Il semble bien que la qualité des œuvres de Conrad les empêche de descendre facilement au niveau de la foule qui leur préférera des romans plus adaptés au *vulgum pecus*. »

Wells. Ce retard ne résulte pas d'un désintérêt, il découle d'une extrême circonspection éditoriale : le Mercure est une maison estimée ; pourtant son assiette financière est précaire. De là viennent aussi les choix personnels de Davray traducteur : des nouvelles courtes, plutôt que des œuvres longues, parce qu'il sait pouvoir les placer sans trop de problèmes en périodiques. Aussi, pour sa pratique à lui, retient-il *Falk* plutôt que *Typhon*. Maintenant que les deux textes sont traduits, publier le volume qui les réunit, sans avoir au préalable tiré profit de *Falk* dans quelque revue, serait une perte sèche.

Le malaise qui va s'aggraver entre Conrad et Davray résulte d'un malentendu : les deux hommes n'ont pas même vision du projet éditorial qui devrait les associer. Conrad caresse l'idée d'une série complète en français — il lui arrive de parler, dès 1909, de « 8-10 volumes à traduire et à publier coup sur coup [34] », tandis que Davray, plus pragmatique, procède de manière ponctuelle et fragmentée. Il s'est assuré les droits pour l'ensemble de l'œuvre [35], mais plutôt par précaution que par engagement précis. Il n'est pas impérativement poussé par une ambition globale — dès le départ, ce sera la différence avec Gaston Gallimard — mais travaille au coup par coup. Dans cette période pionnière, il choisit donc une démarche progressive, étalant les publications dans la durée : pour limiter les risques financiers sur les volumes ; pour accroître les revenus dérivés (ceux des revues) ; mais aussi pour se donner le temps de former, d'informer un public. Son attitude se trouve éclairée par ce qu'en dit Gide à Conrad, dans sa lettre du 13 août 1912, après avoir interrogé Davray sur ses projets :

> *Depuis ma dernière lettre j'ai revu Davray et eu une longue conversation au sujet des traductions de vos ouvrages. Il m'a à peu près rassuré, et promis que* trois ! *livres de vous paraîtraient au Mercure dans le courant de l'an prochain. Il m'a affirmé que l'important était d'abord d'attirer l'attention sur un auteur et qu'il valait mieux garder les meilleurs ouvrages pour ensuite ; que les premiers étaient toujours sacrifiés, et que c'est pour cela qu'il commençait par l'Agent Secret... etc. — Je lui ai cité le mot d'Aristote : « En tout, pour commencer, le meilleur », mais il m'a*

34. Lettre de Conrad à R. d'Humières, 2 mars 1909, in *The Collected Letters*, *op. cit.*, vol. IV, p. 194.

35. Voir la lettre de Conrad à J. B. Pinker, *circa* 19-21 mai 1908, in *The Collected Letters*, *op. cit.*, vol. IV, p. 82. Cependant les droits de R. d'Humières avaient été réservés pour *Le Nègre du Narcisse* (v. la lettre de Conrad à l'intéressé du 2 mars 1909, *ibid.* p. 194).

répondu qu'Aristote s'était toujours très mal vendu (en librairie). Bref, je crois maintenant qu'il a raison [36].

Il se peut que les trois livres en question soient précisément ceux dont de Smet avait la charge : *Nostromo*, *Typhon* et *The Mirror of the Sea* [37]. Toutefois, l'ordre de publication se trouvait compliqué d'un facteur supplémentaire : l'antécédence de *L'Agent secret*, en attente de volume depuis plus d'un an, — depuis sa parution en feuilleton dans *Le Temps* (mai, juin, juillet 1910). Donc sur le tableau d'avancement, *Typhon* n'arrivait au mieux qu'en deuxième position. Pour faire attendre de Smet, et lui offrir un début de satisfaction, Davray décida de faire passer devant *Typhon* son « Joseph Conrad », l'article prévu au *Mercure*, en le synchronisant avec la mise en vente de *L'Agent secret*, en mai 1912. L'article ayant attendu un an, *Typhon* pouvait décemment demeurer en réserve quelques mois encore — le temps pour Davray de négocier ce *Falk* qui ne trouvait pas preneur, comme il le déplorait dans une lettre à de Smet du 4 janvier 1913 : « *Typhon* sera sans doute le premier volume à paraître ; je suis retardé par une revue qui ne se décide pas à publier *Falk*. Dès que ce sera en train, le volume partira à l'imprimerie [...] [38]. » Mais *Falk* attendit, attendit, et derrière lui, *Typhon* demeura en panne.

De plus, en cette année 1913, dans les préoccupations de Davray, maintenant inquiété par les investigations de Gide et talonné par la dynamique qu'il a lancée avec de Smet, *Typhon* est éclipsé par *Nostromo*. En effet, impressionné sans doute par l'éloge qu'a décerné Conrad au *Typhon*, et par la célérité dont de Smet a fait preuve, — aussi parce qu'il ne voit qu'avantage à faire traduire par un tiers les ouvrages longs où lui-même ne tient pas à se risquer — Davray, lorsque son associé demande à poursuivre la tâche, lui accorde, dès novembre 1911, les droits de *Nostromo*. « Avec l'assentiment de M. Davray » écrit de Smet à Conrad, le 24 novembre, « je compte me charger de la traduction d'un autre de vos

36. Ivo Vidan, « Thirteen Letters of André Gide to Joseph Conrad », in *Studia romanica et anglica zagrabiensia*, décembre 1967, p. 152.

37. Mais on ne peut l'affirmer, car les projets annoncés par Davray ont pu varier selon les interlocuteurs. Ainsi dans une lettre à G. Seligmann-Lui, du 11 juillet 1913 (inédite, archives Gallimard), il annonce son intention de mettre en fabrication, de manière imminente, *Tales of Unrest*, et laisse entendre qu'après ce recueil, il donnerait *Almayer's Folly*, dont cette même traductrice est chargée, puis *An Outcast of the Islands*...

38. Lettre de H. Davray à J. de Smet, 4 janvier 1913, inédite, archives M. Michel de Smet. Voir aussi la lettre de J. de Smet à J. Conrad du 24 novembre 1911, citée plus bas.

livres ; nous avons choisi *Nostromo*. J'aurais également entrepris avec grand plaisir *Lord Jim* ou *The Mirror of the Sea*, livres que j'admire hautement. Qu'en pensez-vous et avons-nous votre approbation ? » Chaque titre concédé semble accroître l'appétit et l'ambition conquérante du traducteur. Aussitôt à l'ouvrage, de Smet a virtuellement achevé six mois plus tard, en mai 1912, la traduction de l'épais volume. Alors Davray, au lieu d'en finir avec *Typhon*, n'a de regard que pour ce *Nostromo*, qui présage un filon : « Aussitôt que vous en aurez fini avec *Nostromo*, je ne vois pas d'objection à ce que vous traduisiez *The Mirror of the Sea*, qui, je crois, fera beaucoup pour le succès "d'estime" de Conrad. Je vous récrirai au sujet de cette rétrocession de mes droits pour *Nostromo* et *The Mirror* [39]. » À quoi de Smet répond : « [je] compte me mettre à l'œuvre bientôt pour le *Mirror*. Je laisserai reposer *Nostromo* pendant quelques semaines avant d'en faire la révision [40]. » De toute évidence, pour Davray, maintenant, la grande affaire, la belle affaire, c'est ce poids lourd de *Nostromo*, destiné à devenir le feuilleton rémunérateur d'un grand quotidien — car à chaque publication, l'agent prélève ses 15% de commission [41]. « Comme je vous l'ai dit, » écrit-il élégamment à de Smet, le 7 avril 1913, « j'ai une occasion excellente de caser *Nostromo* dans un périodique. Avez-vous fait dactylographier le manuscrit ? [...] Aussitôt que j'aurai ou votre texte, s'il est facilement lisible, ou une copie, je le soumettrai au dit périodique, en souhaitant qu'ils acceptent d'enthousiasme ce beau livre. Je négocierai l'affaire pour vous aux conditions les plus avantageuses pour augmenter d'autant ma commission [42]...! » Donc au milieu de cet été 1913, en date du 2 août, l'affaire semble faite : « Le journal *Le Temps* a retenu pour une éventuelle publication en feuilleton votre version de *Nostromo*. Au retour de M. Hébrard on décidera définitivement, et on nous demandera sans doute des coupures. Nous verrons alors ce que nous aurons à faire [43]. » L'affaire pouvait paraître

39. H. Davray à J. de Smet, 12 mai 1912, lettre inédite, archives M. Michel de Smet.

40. Brouillon de réponse autographe, non daté, non signé, rédigé au dos de la précédente.

41. C'est là ce qui ressort de sa lettre à de Smet du 17 mars 1911 : « [...] la traduction [de *Typhon* dans *Progrès*] sera payée mille francs net — sur lesquels je vous demanderai de m'accorder, en dédommagement de mes démarches et dérangements, la commission que prennent les "agents littéraires anglais", soit quinze pour cent. »

42. Inédite, archives M. Michel de Smet.

43. Lettre de H. Davray à J. de Smet, 2 août 1913, inédite, archives M. Michel de Smet.

sûre ; un revirement de la Rédaction n'était guère à craindre, puisque *Nostromo* serait le deuxième titre de Conrad publié par *Le Temps*. Mais on hésitait peut-être devant la longueur ? Toujours est-il que la décision se fit attendre bien au-delà de la rentrée, tellement qu'une circonstance majeure devait rompre à jamais ces négociations traînées sur des mois : la guerre, qui renverse le décor, et fait naufrager deux des traductions menées à bien par de Smet — non seulement *Nostromo*, mais le *Typhon*, relégué à sa suite. Et le plus dur encore, et qui devait paralyser de Smet pour longtemps, c'est que Davray, installé à Londres, pendant cette guerre, conservait les manuscrits [44]. N'ayant plus rien en main, dans une Belgique envahie, coupé de l'Angleterre et de la France, Joseph de Smet n'avait d'autre ressource que d'attendre silencieusement des temps meilleurs.

*

Sans cette catastrophe, du côté de Davray et du Mercure, dans les années 1913-1914, les éditions de Conrad paraissaient sur le point de connaître enfin un développement notable, en premier lieu parce que de Smet, maintenant lancé sur *The Mirror of the Sea* [45], se révélait le catalyseur ou l'accélérateur dont Davray avait besoin. Du reste, il n'était pas le seul : Davray avait laissé venir à lui, plus qu'il n'avait recruté, des collaborateurs. Ainsi, à la fin de juin 1910, il avait chargé Geneviève Seligmann-Lui de *Almayer's Folly* — à la date de juin 1916, on sait que cette traduction est achevée, sans doute depuis 1913 ; plus tard, il lui confie *The Lagoon* qui n'aboutira pas, mais il parviendra à placer sa version de *The Idiots* dans *La Grande Revue* du 25 septembre 1912, et envisage après cela de publier *Tales of Unrest*, le recueil dont cette nouvelle fait partie [46]. En décembre 1910 encore, année décidément tournante, les droits sont accordés pour *An Outcast of the Islands* à certain capitaine

44. « Quand la guerre éclata rien n'était fait ni pour le *Typhon* ni pour *Nostromo*, dont il [Davray] avait conservé le manuscrit. » (Lettre de J. de Smet à K. A. McKenzie, citée *supra*, note 22).

45. Rien ne permet de déterminer jusqu'où cette traduction est allée avant la guerre, mais une lettre à Jean-Aubry, du 16 février 1925 (brouillon inédit, archives M. Michel de Smet), lorsqu'il fut question d'une répartition des tâches en vue d'une traduction en collaboration avec celui-ci, permet d'entrevoir quelles furent les premières amorces de J. de Smet : « Je vous envoie par ce même courrier, comme papiers d'affaires, les 1e, 2e, 3e et 9e parties de ma traduction du *Miroir de la mer*, à savoir : Partances et atterrissages, Emblèmes d'espoir, Le Grand art, et Maîtres de l'Est et de l'Ouest. Les 4e, 5e, 6e et 7e parties qui ne demandent qu'une rapide révision suivront en temps utile. »

46. Voir *supra*, note 34.

Lebouc [47], du 3e Régiment de Tirailleurs Tonkinois — mais il n'en fera rien.

Or tout ce lent, trop lent travail d'organisation et d'acclimatation de Davray, dont on perçoit nettement les signes entre 1910 et 1912, se trouve concurrencé à peu près dans le temps qu'il se met en place, bientôt menacé, puis recouvert, par la passion que se découvrent les hommes de *La NRF* pour l'œuvre de Conrad, durant l'été 1911, alors que Gide et ses amis, à coup de visites et de correspondances, font le siège de l'écrivain anglais. Quoique la première appétence de Gide pour l'œuvre de Conrad fût née d'une conversation avec Claudel, en 1905 [48], ce n'est qu'après la parution des premières traductions françaises que cet intérêt se précisa, en 1910. Alors aussi Gide se met sérieusement à la langue anglaise, déchiffre un Conrad entre un Fielding et un Stevenson. Même il fait deux visites successives à Conrad en juillet 1911 et en décembre 1912. Les affinités personnelles entre les deux écrivains n'expliquent pas à elles seules ce soudain empressement. Dans l'offensive de charme, on discerne une tactique qui va bien au-delà des relations personnelles, et qui repose sur l'émergence éditoriale de *La NRF*. En effet, après trois années d'existence, la revue se sent assez forte pour fonder, en mai 1911 [49], son propre comptoir d'édition, où l'on voit loin. De toute évidence, l'on ambitionne de rivaliser avec le modèle du Mercure, en bâtissant, à son instar, une collection étrangère. C'est dans cette perspective que doivent se comprendre les relations nouées alors avec Conrad par Gide, Larbaud, Copeau, et Schlumberger.

Cette ambition collective va cependant s'incarner premièrement dans le projet personnel de Gide. Les hésitations sur le titre par où commencer montrent qu'à l'origine de sa démarche, existe chez lui une option générique sur Conrad, plus qu'une prédilection particulière pour tel titre —

47. À cette occasion, Conrad découvrit que le contrat en faveur de Davray n'était pas étanche, et que l'auteur ne pouvait disposer totalement d'un livre publié chez Fisher Unwin : l'éditeur venait d'attribuer la traduction au capitaine Lebouc. Alors Conrad s'efforça de faire accepter cette nouvelle recrue dans l'équipe dirigée par Davray, comptant sur celui-ci pour une révision ultime — qu'il n'eut jamais l'occasion d'effectuer. Voir les lettres de Conrad : à J. B. Pinker, 23, 24, 29 décembre 1910 ; et à Davray, 29 décembre 1910, 9 janvier 1911, in *The Collected Letters, op. cit.*, vol. IV, pp. 397-402, 405.

48. Voir André Gide-André Ruyters, *Correspondance, op. cit.*, t. II, p. 237, lettre de Gide du 9 décembre [1905].

49. Voir Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, t. II : *L'Âge critique, 1911-1912*, Paris : Gallimard, 1986, pp. 48-61.

pour *Typhon*, par exemple. En effet, c'est d'abord à propos de *Heart of Darkness* que, dès le tout début de 1914, Gide sollicite directement de Conrad, en sautant par-dessus Davray, l'autorisation de le traduire [50]. Et à première vue, l'on voit à Gide plus de raisons de s'intéresser à ce titre plutôt qu'à *Typhon*, à cause du grand périple en terre sauvage, dont la tentation se fait entendre tout au long de sa vie, même au-delà du voyage au Congo. Une des clés de la situation, qu'il faut avoir en tête pour comprendre sa demande, est à trouver dans la loi anglaise de 1911 sur la propriété littéraire, qui, dix ans seulement après leur parution, faisait tomber les textes dans le domaine public, pour les traductions en langue étrangère. En conséquence, *Heart of Darkness*, paru en 1899, représentait un cas limite et litigieux pour Davray, dont le contrat n'était pas, semble-t-il, si verrouillé que cela, du fait en particulier que les œuvres de Conrad se trouvaient dispersées chez plusieurs éditeurs ; pour chacun d'eux, il eût fallu examiner avec attention les contrats, et — on le vit bien à propos du capitaine Lebouc — ni par Conrad, ni par Davray, cela ne fut fait. Une situation semblable allait se rencontrer pour *Typhon*, sur lequel Gide, abandonnant le premier ouvrage à André Ruyters, finit par se déporter en juin 1916 : le titre avait été publié en 1902. Dès lors, en cette année 1914 commençante, contourner Davray, à titre d'essai et pour une traduction encore purement ponctuelle, — il n'est aucunement question à cette date de disputer à Davray les ouvrages qu'il tient par contrat, mais peut-être de grignoter sur les bords les morceaux dont cette loi draconienne le dépossédait régulièrement chaque année — était une opération d'autant plus tentante qu'on savait qu'elle obtiendrait l'adhésion de Conrad, exaspéré par les lenteurs de son premier agent français [51].

Gide était, par l'intéressé lui-même, bien informé de cette animosité. Mais sur ce terrain favorable, pour que la mise en route effective d'une traduction se produisît à la NRF, encore fallait-il que le problème juridique des droits eût été réglé. Et ce ne fut pas l'affaire de Gide. Nous ignorons si le contrat avec Davray fut, au préalable, explicitement dénoncé ou contesté par Conrad ou Pinker. Toutefois, les pressions ultérieures de Davray, en 1916, sur Gallimard, pour essayer de récupérer ce qui pouvait être sauvé, semblent prouver que non, montrer que l'on choisit de l'ignorer — à l'exception de ses droits sur les deux livres publiés au Mercure, qui furent explicitement protégés — comme si, par son impuissance à publier, aggravée par la guerre, Davray avait rendu le premier contrat ca-

50. Voir la lettre de Conrad à Gide du 8 janvier 1914, in *Lettres françaises*, *op. cit.*, pp. 130-1.

51. *Ibid.*, ainsi que la lettre à Davray, in *Lettres françaises*, p. 125.

duc. On spéculait aussi probablement sur le manque de ressources chronique dont on le savait affligé, un manque qui le ferait hésiter devant une action en justice, circonstance où, de toute façon, l'intéressé se fût trouvé en position difficile pour défendre ses intérêts, vu son peu de résultats en sept ans. Tout porte à croire, par conséquent, qu'il n'y eut dans cette affaire ni arrangement, ni affrontement avec Davray, mais une fuite en avant des nouveaux partenaires.

En pleine guerre, les négociations durèrent de juillet à décembre 1915, car Gallimard, qui faisait de ce contrat l'une des bases symboliques de son établissement d'après-guerre, cherchait l'exclusivité la plus avantageuse, notamment sur deux points : non seulement il se voulait l'agent exclusif en français pour les publications en volume, mais également pour toutes les publications périodiques ; et en outre, il demandait un droit global, c'est-à-dire non seulement sur les œuvres protégées, mais aussi sur celles tombées dans le domaine public. Pour obtenir ce contrat total, il sut offrir un prix : la même rémunération pour les deux types de livres. Dès le départ, donc, Galllimard avait, du travail à faire, une conception beaucoup plus plus large que celle de Davray : d'emblée, sans que le mot eût été prononcé, des Œuvres *complètes* étaient envisagées. Toutefois, s'agissant du domaine public, ce contrat ne le protégeait aucunement contre la concurrence. La menace allait se préciser immédiatement, dès février 1916, lorsque G. Seligman-Lui, à la stupeur de Gide, ferait état de sa traduction achevée de *La Folie Almayer*, que Davray lui avait demandée six ans plus tôt. On s'engageait, sur ce point, dans une course de vitesse, notamment avec l'équipe Davray.

Il importe de noter que les tractations se déroulèrent à un niveau technique, entre gens de métier, entre Gaston Gallimard et l'agent londonien J. B. Pinker, et qu'elles ne touchèrent Conrad et Gide qu'épisodiquement ou par ricochet. Or un agent, un éditeur n'ont qu'une connaissance approximative et toujours biaisée du contexte personnel ; par fonction, ils se doivent d'envisager les choses sous un angle commercial. Pinker se souvenait-il, était-il averti, au même titre que Conrad qui avait eu à corriger les épreuves de *Typhon*, que Davray avait fait paraître une traduction dans *Progrès* ? Sur un plan strictement juridique, d'ailleurs, une revue disparue, qui n'avait bénéficié que d'une concession temporaire, ne représentait pas un obstacle. Le côté anglais ne devait considérer que les parutions en volumes, et tenir le reste pour négligeable : à part *Le Nègre du Narcisse* et *L'Agent secret*, rien d'autre. Aussi lorsque Gallimard, au milieu de la négociation [52] s'inquiète à propos de *Nostromo*, qu'il veut

52. « [...] permettez-moi de vous demander si un contrat a été signé entre

ajouter à la liste de ses prises, et — alerté par qui ? — interroge sur l'existence éventuelle d'un contrat au Mercure avec J. de Smet, son interlocuteur fait l'étonné et, apparemment sans en référer à Conrad ni Davray, sur une impression personnelle, qu'il ne tient pas à préciser, ou, moins bénignement, parce qu'il ne veut pas voir ce qu'il veut ignorer, il passe outre : « I do not think *Nostromo* has been published in the French language so that this could be included in the arrangement [53]. »

On rencontre là un premier résultat de notre enquête. Assurément, le nom de Joseph de Smet n'a pas été passé sous silence lors des négociations de 1915 entre Pinker et Gallimard ; certes, il fut évoqué, mais de manière détournée, à propos de *Nostromo*, et jamais de *Typhon*, et vite il fut écarté par la réponse sommaire et expéditive de la partie anglaise : puisqu'elle ne considérait que les volumes publiés, le nom de de Smet ne présentait pour ainsi dire pas d'existence à ses yeux. De plus, la négociation s'étant déroulée à un niveau technique, tout laisse à penser que, sur le coup, Conrad ne fut pas personnellement informé de la question. Mais par la suite, il n'a rien dit. Et, sur le sens de cette attitude, il est permis de se perdre en conjectures : a-t-il jugé que l'affaire s'étant conclue sans lui, entre son agent et l'éditeur français, il était trop tard, alors qu'il n'avait plus rien à gagner du côté de Davray, pour faire machine arrière, et que mieux valait laisser faire ? A-t-il pensé qu'il n'avait pas à gêner Gide en lui imposant un collaborateur qu'il n'aurait pas choisi ? Ou s'est-il arrêté sur des obstacles matériels : la difficulté, par exemple, de produire ne serait-ce que le texte du *Typhon* de de Smet, puisque lui-même, pour notre profit, s'était dessaisi des épreuves, renvoyées en Belgique ? Et maintenant, comment faire pour en récupérer un jeu ? une revue disparue et introuvable, un traducteur inaccessible, des relations postales impraticables, — dans le contexte de guerre, la tentative était, de toute façon, désespérée. Et puis de Smet était un membre de l'équipe Davray, avec laquelle il était prudent désormais de prendre ses distances, pour éviter les complications de nature à déstabiliser le récent accord avec Gallimard.

---

vous et M. De Smet, concernant *Nostromo* et si les droits ont été cédés au Mercure de France. Je regretterais beaucoup que cette œuvre ne figure pas dans notre collection et je vous serais reconnaissant de me la réserver avec les autres. » (lettre de Gaston Gallimard à J. B. Pinker, 19 septembre 1915, inédite, archives Gallimard).

53. « Je ne crois pas que *Nostromo* a été publié en langue française de sorte qu'il pourrait être inclus dans notre accord. » (Lettre à G. Gallimard, 24 septembre 1915, inédite, archives Gallimard).

On peut donc comprendre que Conrad ait, par omission, laissé couler de Smet avec Davray. Et ensuite, comment revenir, honorablement, sur ce lâchage ?

Quant à Gide, on peut établir avec certitude que le nom de de Smet fut, à l'occasion de ce contrat, connu de lui. En effet, dans une lettre du 25 novembre 1915, au moment où la négociation avec Pinker prend un tour décisif, Gallimard le presse de recruter les traducteurs : « [...] une clause du traité que j'ai dû accepter, nous impose, sous peine de résiliation, de publier deux volumes par an, dès la fin des hostilités. Il est donc important d'organiser le travail dès maintenant. Et mon avis est de commencer par les œuvres du domaine public qui peuvent nous être soufflées par d'autres éditeurs. [...] je crois savoir qu'un M. de Smet (?) a traduit ou commencé de traduire *Nostromo* pour le Mercure. S'il ne marche pas avec nous, il faudra le devancer [54]. » Ainsi pour Gide, comme pour Gallimard, deux mois plus tôt, c'est de *Nostromo* qu'il est question lorsque de Smet apparaît, et jamais de *Typhon*. Il est donc vraisemblable de conclure que Gide n'entendit jamais parler de ce premier *Typhon*, auquel d'ailleurs il n'avait pas encore, à cette date, de raisons particulières de prêter attention. Aussi lorsque ce nom obscur passe sous ses yeux, il ne le fixe pas. Peut-être aussi qu'il fut découragé, dans son enquête à propos du traducteur, par l'impossibilité de communiquer avec la Belgique. Et nul, apparemment, ne voulut se risquer à prendre des informations, en ligne directe, auprès des hommes du Mercure.

Vraisemblablement à l'extrême fin de 1915, plutôt : au tout début de 1916, Gide, dans la hâte et l'improvisation — faut-il dire même avec amateurisme ? — s'efforce de constituer l'équipe qu'on lui réclame. La prédominance des personnalités féminines dans cette équipe a fait gloser, mais il faut voir que les conditions générales l'y conduisaient — ou que les circonstances l'y contraignaient. De manière générale, le travail de traduction n'est pas dans cette époque si somptueusement rémunéré qu'il constitue un revenu principal ; généralement, il est considéré comme un travail d'appoint ; en cela, il a vocation féminine, car il peut s'effectuer à domicile, ou dans les marges d'une activité d'enseignant, comme ce sera le cas pour Gabrielle d'Harcourt. Gide n'est d'ailleurs pas le premier à utiliser ce service féminin, puisque Davray, avant lui, avait eu recours à Geneviève Seligman-Lui. D'autre part, et surtout peut-être, quand bien même Gide eût voulu recruter des traducteurs, il eût demandé l'impossible, car la guerre prend les hommes, et raréfie les candidats. Ainsi Édouard Fannière, pressenti dans un premier temps pour *Almayer's Folly*,

54. Inédite, archives Gallimard.

et plus tard pour *Lord Jim*, parce qu'il travaillait déjà pour la maison sur Meredith, — il avait tous les titres requis pour faire un traducteur de choix : agrégé d'anglais, et professeur à Oxford avant la guerre — devra se désister au bout du compte, parce ses activités d'interprète au Quartier Général, et plus tard à la Conférence de la Paix, ne lui laisseront aucun loisir. Lorsque la pression de la guerre aura cessé, on verra l'arrivée d'un Philippe Neel, et surtout de Jean-Aubry, qui prendra tout, ou presque — du moins ce qui restait.

Aussi, faute de traducteurs, Gide recrute-t-il d'abord des traductrices, et dans son proche entourage. Plusieurs listes successives de collaborateurs sont conservées dans le dossier Conrad des archives Gallimard ; la plupart sont sans date. Mais la première, vraisemblablement de janvier 1916 [55], se présente de la façon suivante : « *Almayer's Folly :* [Édouard] Fannière / *An Outcast of the Islands* : Mme Jouve / *Tales of Unrest* : Mlle [nom laissé en blanc, sans doute : Gabrielle d'Harcourt] / *Lord Jim* : El. V. R. [Élisabeth Van Rysselberghe / *Youth* : Gide / *Typhoon* : Marie Thérèse [Müller] / *Victory* : Isabelle Rivière. » On y trouve d'abord confirmation du fait que la pratique personnelle de Gide n'est pas fixée sur un texte en particulier, puisque un premier déplacement est ici constaté : de *Heart of Darkness* vers *Youth*. Aucun empressement de Gide, à propos de Conrad, n'est alors décelable ; d'autres projets de traduction lui traversent l'esprit : en juillet 1915 (il est vrai, avant le coup d'accélérateur de Gallimard), il envisage de traduire les derniers sonnets de Rupert Brooke, dont on déplore la disparition [56] ; et encore en janvier 1916, cette fois en pleine élaboration du programme Conrad, il s'enthousiasme pour l'*Autobiography of Mark Rutherford*, qu'il découvre [57]. Si ces tentations du moment sont dirigées toutes vers l'Angleterre, c'est en vertu d'un tropisme généralisé de l'esprit français vers la nation alliée.

Dans cette première liste de noms, la prédominance féminine (5 contre 2) est frappante, mais on remarquera que, dans l'urgence créée par Gallimard, Gide est allé au plus près : trois des traductrices pressenties sont de son entourage immédiat (Isabelle, Élisabeth et Marie-Thérèse), au

55. En effet, Édouard Fannière se retirera spontanément devant G. Seligmann-Lui en février 1916 (voir sa lettre à Gide du 20 de ce mois-là, inédite, archives Gallimard).

56. Voir sa lettre à Ed. Gosse, 7 juillet 1915, in *The Correspondence of André Gide and Edmund Gosse, 1904-1928*, edited, with translations, introduction and notes by Linette F. Brugmans, London : Peter Owen Limited, 1960, p. 121.

57. Voir sa lettre au même du 23 janvier 1916, *ibid.*, p. 123.

point que l'entreprise prend des allures domestiques. Celle qu'il nomme familièrement Marie-Thère, Marie-Thérèse Müller (1890-1989), est une amie d'enfance d'Élisabeth Van Rysselberghe, qui a séjourné en Angleterre avec elle. Six mois plus tard, en juin, sa copie fut remise à Gide [58] : parce qu'il la jugea insuffisante, l'écrivain se trouva embarqué jusqu'au printemps suivant, pendant neuf mois, dans une entreprise qu'il n'avait pas *a priori* demandée. C'est donc par une cascade de circonstances que Gide fut amené à traduire *Typhon* : dans l'urgence, il avait recruté la traductrice ; dans l'urgence, il dut « corriger », c'est-à-dire refaire le travail [59]. On en jugera clairement le jour où seront connus les deux insaisissables petits cahiers de Marie-Thérèse Müller, passés en vente chez Drouot les 13-15 juin 1983 [60]. La provisoire énigme du *Typhon* de Gide est son point d'appui sur un pré-texte que l'on ne connaît pas encore.

*

Nulle part, en tout cas, notre enquête à propos de Joseph de Smet n'a montré que Gide ait eu connaissance du premier *Typhon*. On peut penser que, dans les circonstances fortuites où lui-même s'était mis à la tâche, s'il eût connu cette première traduction, peut-être il ne l'eût pas refaite. Le flottement de ses intentions quant au titre à traduire paraît montrer que le responsable intellectuel des Œuvres de Conrad en français n'avait pas tant pour vocation d'accomplir telle traduction, mais plutôt de les contrôler toutes. N'est-ce pas ainsi que se présentent les choses, lorsque le réviseur est aux prises avec deux de ses traductrices, au printemps 1916, lorsqu'il reçoit de front le *Victory* d'Isabelle Rivière et le *Typhon* de Marie-Thérèse Müller ? Dans les deux cas, il objecte, mais rencontre en Isabelle un adversaire difficile, qu'il sait devoir ménager, et qu'il entraîne dans une interminable guerre de tranchées, tandis qu'avec Marie-Thérèse, il peut se montrer expéditif, car, comme il le dit sans détour à Conrad, les réserves ne sont pas de mise. En choisissant alors de refaire *Typhon*,

58. Voir la lettre de Gide à H. Ghéon, du 16 juin 1916 : « [...] je travaille pour Conrad et récris presque complètement la traduction de *Typhon*, que m'a envoyée Marie-Thérèse Muller » (Ghéon—Gide, *Correspondance*, Paris : Gallimard, t. II, 1976, pp. 911-2).

59. « [...] n'étant tenu à aucun égard vis-à-vis de la traductrice de celui-ci [M.-T. Müller pour *Typhon*], je ne me contente pas de revoir le texte minutieusement ; je le récris presque complètement. Je n'ai pas à cacher que c'est un énorme travail » (Lettre de Gide à Conrad, 8 juin 1916, in Ivo Vidan, « Thirteen letters... », art. cité, p.153-4.

60. Description des pièces dans André Gide-André Ruyters, *Correspondance*, t. II, *op. cit.*, lettre 521, n. 2, p. 329.

Gide affronte l'obstacle diplomatiquement le plus aisé, mais artistiquement le plus ardu.

Chercher un point d'appui de Gide sur de Smet conduirait à une impasse. Gide ne savait pratiquement rien de son prédécesseur, et, dans ces années-là, de Smet ne savait rien non plus de Gide : une ligne étanche les séparait. Par la suite, certaine timidité provinciale a retenu le citoyen de Gand de refaire surface devant l'écrivain parisien. Il a trop tardé pour rappeler, à défaut de *Typhon*, qu'il avait aussi traduit *Nostromo* avant guerre. Lorsqu'il réapparut en 1923, il n'était plus temps : Philippe Neel achevait le travail pour Gallimard. S'il ne fournit pas une source du labeur de Gide, le *Typhon* de J. de Smet introduit au moins un élément de comparaison. L'analyse de Sylvère Monod donne au lecteur gidien — ce que l'on pressentait — des raisons de préférer Gide. On n'aura garde d'oublier pourtant, dans l'évaluation finale, que l'art de la traduction, à l'époque où de Smet opéra, réclamait moins d'exigence, ou s'accommodait de plus de facilités : ses défauts sont ceux d'une époque. C'est précisément parce que l'entreprise de Gide à la NRF a commencé d'affirmer d'autres exigences, que ce qui s'est fait avant paraît insuffisant.

Replacées dans le contexte, ces deux traductions de *Typhon* ne présentent qu'un épisode parmi d'autres dans l'histoire accidentée des traductions françaises de Conrad — un épisode dramatiquement contrasté. Des deux côtés, certes, le même élan, le même dévouement pour l'œuvre de l'écrivain anglais, le désir de faire partager une passion. Mais dans un cas, l'entreprise avorte au seuil de l'édition, laissant frustrations et regrets : non seulement *Typhon*, mais *Nostromo* traduit à sa suite, et des fragments du *Miroir de la mer*, entièrement perdus pour de Smet dans le fiasco de Davray et le désordre de la guerre. Sur l'autre rive, la réussite, une traduction qui fut le porte-drapeau d'une entreprise éditoriale de belle ampleur, le premier volume, et pendant deux ans le seul, de cette série des *Œuvres complètes de Joseph Conrad*, qui mit presque trente ans pour s'achever, et fut, avec les Œuvres de Dostoïevski, un des fleurons de la collection étrangère des Éditions Gallimard. Pour beaucoup grâce à Gide, précisément : il avait donné l'impulsion, et l'exemple, posé la première pierre : ce texte qui perdure [61] — et perd l'autre...

---

61. Le meilleur tirage des livres de Conrad entre les deux guerres : 9 réimpressions jusqu'en 1940, dans la collection blanche, totalisant 31 150 exemplaires, à comparer aux 5 réimpressions entre 1924 et 1944, pour un total de 20 900, du *Nègre du Narcisse*, qui vient nettement derrière. Dans le même temps, la plupart des autres titres oscillent entre 15 000 et à peine 20 000. Sur la fortune ultérieure de cette traduction, voir plus loin la « Note bibliographique » de François Mouret.

*

Cette étude repose principalement sur l'exploration de deux séries d'archives : celles de M. de Smet et celles des Éditions Gallimard, pour le dossier Conrad. Nos vifs remerciements s'adressent donc à MM. Michel de Smet, Antoine Gallimard et Jean-Pierre Dauphin, ainsi qu'à Mme Catherine Gide, pour l'aide qu'ils nous ont apportée en nous autorisant à consulter, puis reproduire certains fragments de ces archives. À l'étranger, notre reconnaissance va également à MM. Hans Van Marle, Victor Martin-Schmets, Jean Eeckhout, Henri Van Niewenhuyse, qui, chacun pour une part, ont contribué au progrès de l'enquête sur J. de Smet.

D. D.